N. 2. — Aout 1841. 2 fr. 40 c. par an. — 20 c. le numéro. RUE DE LA VERRERIE, 52.

L'HUMANITAIRE,

ORGANE DE LA SCIENCE SOCIALE.

L'Humanitaire paraît une fois par mois, du 10 au 15. Il est fondé et rédigé par une collection de souscripteurs, qui retirent un nombre d'exemplaires équivalant à leur souscription. Le bureau du journal est rue de la Verrerie, 52. Des dépôts du journal sont établis chez *Rouanet*, libraire, rue Verdelet, 4; chez *Prévôt*, libraire, rue Bourbon-Villeneuve, 61; *France*, libraire, rue de Seine-Saint-Germain, 16; *Fiquet*, libraire, galerie de l'Odéon.—Prix d'abonnement pour Paris: un an, 2 fr. 40 c. — Six mois, 1 fr. 20 c. — Pour les départements: un an, 3 fr. — Six mois, 1 fr. 50 c., en un mandat sur la poste.

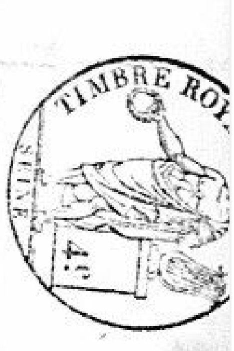
DE LA SCIENCE SOCIALE.

Cette partie de la philosophie que, dans notre grossier et absurde langage, on appelle *Science sociale*, a pour but d'indiquer à l'espèce humaine les moyens de se conserver et de s'améliorer. Maintenant, qui nous fera connaître les moyens de conservation et d'amélioration? d'où partirons-nous pour arriver à cette découverte? quelle sera la base sur laquelle nous appuierons notre loi sociale? nous allons le rechercher.

La base de la science sociale est dans la connaissance exacte de l'organisme humain; son but est de garantir à l'homme une satisfaction entièrement conforme à son organisme. Voilà ce que nous avons déjà dit dans notre premier numéro: nous ne cesserons de répéter cette vérité que lorsqu'elle sera bien comprise de tous, parce que là est tout l'avenir de l'humanité. Selon que ce but sera plus ou moins atteint, celle-ci sera plus ou moins malheureuse. Tous ses maux finiront enfin le jour où toutes les conséquences du principe que nous posons seront réalisées; c'est-à-dire, lorsque la situation sociale sera telle que l'organisme de l'homme l'exige. Tous les maux qui ont tour à tour accablé l'humanité sont l'ouvrage de l'ignorance des hommes, et non la condition inhérente de l'existence de la matière. Celle-ci, étudiée dans son ensemble et dans tous ses détails, offre partout un ordre et une conservation admirables; donc toutes les fois que le désordre et la destruction se présentent à nous, sous un ou plusieurs de leurs aspects, nous pouvons affirmer *à priori* que l'homme est venu intervertir les lois éternelles de la matière; ainsi, si aujourd'hui et dans tous les temps, tant de fléaux divers ont agité et bouleversé l'humanité entière, cela tenait précisément à ce que les situations dans lesquelles elle se trouvait, étaient en opposition formelle avec les conditions indispensables à son existence.

En replaçant l'homme dans la situation demandée; en lui indiquant, d'une manière claire et nette, les moyens de s'y conserver; en écartant de lui tout ce qui, de près ou de loin, pourrait l'entraîner hors de cette ligne; il est évident qu'on enlève ainsi au mal toute possibilité de reparaitre, sous quelque forme que ce soit.

Certains hommes crieront encore ici à l'extravagance; les objections faites à notre premier numéro se renouvelleront. Vous voulez faire disparaître tous les maux! quelle folie! quelle chimère! vous enseignez sans doute aussi à l'homme les moyens de se soustraire à la mort, d'éviter les maladies. Vous avez cette prétention, n'est-ce pas? non; nos facultés n'en sont point encore à cet état de démence; nous savons distinguer le *mal* de l'accident; et, probablement, nos adversaires n'ont jamais su faire cette distinction. Le premier n'existe nulle part dans la nature; il disparaîtra donc totalement le jour où l'homme sera assez éclairé et assez sage pour baser sa règle de conduite d'après les lois immuables de la nature. Le second (l'accident) est le cas où une portion de la matière se trouve privée de la loi universelle, et cela par une cause fortuite, laquelle, dans certains cas, aurait pu être empêchée par la détermination de l'homme, sur laquelle, dans d'autres circonstances, l'homme ne peut avoir aucun empire. Il en résulte donc que certains accidents sont probablement inévitables, tandis que le retour des autres sera facilement empêché. En étudiant les causes qui produisent les accidents dans la situation actuelle, on est promptement convaincu que le plus grand nombre en est dû à l'imprévoyance de l'homme; tous ceux de cette nature ne se reproduiraient pas dans notre organisation. Celle-ci doit être constituée de telle manière qu'elle diminue le plus possible le nombre des accidents; on ne peut pas en exiger davantage.



Ainsi qu'on se rassure, les hommes de la société future ne seront point exempts de la mort; seulement nous sommes convaincus que la durée de la vie sera beaucoup plus longue que dans la société actuelle. La mort n'est ni un mal, ni un accident. On ne peut appeler d'aucun de ces deux noms ce qui est la conséquence d'une loi absolue de la matière; cependant la mort est quelquefois le résultat d'un accident, alors elle est un mal. Si l'accident provient d'une cause sur laquelle l'homme puisse agir, la science sociale doit rechercher les moyens d'éviter que cette cause se renouvelle. Aujourd'hui, par exemple, la mort, très souvent, est due à la débauche, à un mauvais régime alimentaire, à un travail trop pénible et à des excès de tous genres; sur toutes ces choses l'homme peut exercer un empire absolu, ce sont donc autant de fléaux dont l'humanité peut se mettre à l'abri; mais en ce qui concerne la mort normale, elle est inévitable. C'est la conséquence de la loi de la transformation à laquelle toute la nature est impitoyablement soumise; lorsque ce fait doit se produire, une combinaison nouvelle a lieu, et à l'instant la chose qui en est l'objet cesse d'être ce qu'elle était auparavant: nulle puissance ne peut arrêter les résultats d'une cause sans laquelle rien n'existerait. En effet, sans la loi de transformation, il serait de toute impossibilité de concevoir l'existence et la reproduction.

Ainsi, qu'on ne nous prête pas gratuitement des prétentions que nous n'avons pas. Certains accidents pourront encore ve-

nir troubler l'organisation sociale dont nous ferons connaître le mécanisme; mais le nombre en sera très petit; pour citer un exemple, les maladies sont des accidents. Nous ne pouvons pas affirmer, dans l'état actuel de nos connaissances hygiéniques, que l'homme en sera un jour absolument exempt; et, cependant, nous possédons assez d'éléments pour établir en principe qu'elles seront beaucoup moins nombreuses et beaucoup moins fréquentes; il en sera de même d'une foule d'autres inconvénients de ce genre qu'il est inutile d'énumérer ici. Quant aux maux, tous disparaîtront; parce que tous doivent leur origine à l'ignorance de l'homme, ou à une situation vicieuse qui, ne lui garantissant pas toutes les conditions indispensables à son existence, le force à commettre des actes dont il n'aurait pas même l'idée si l'inflexible nécessité ne l'eût contraint à les commettre. Car, redisons-le encore, nulle part la matière ne se détruit; elle se transforme, mais elle ne s'anéantit point. Par ce qui précède, nous avons déjà défini le mot *mal;* c'est tout ce qui arrivant par la détermination de l'homme, produit immédiatement ou médiatement la destruction.

L'assassinat, qui produit immédiatement la destruction; l'intempérance, la débauche, qui aboutissent médiatement au même résultat; dus les uns et les autres à des causes produites par la détermination de l'homme, sont autant de maux, dont l'idée même sera inconnue aux hommes de la société future. L'abjecte mendicité, l'ignoble domesticité, ces deux fléaux les plus hideux des sociétés antiques et modernes, sont à l'instant même anéantis par l'application de la communauté.

Nos idées étant diamétralement opposées à celles généralement admises, il en résulte pour nous une grande difficulté de rendre toujours exactement notre pensée; c'est pourquoi les détails précédents pourront paraître déplacés à quelques personnes, et cependant ils étaient indispensables pour bien nous faire comprendre.

De ce qui vient d'être dit, ressort l'indication de la route que nous devons suivre dans la recherche de la loi sociale, la base sur laquelle nous devons l'appuyer; c'est dans l'étude de l'organisme humain que nous trouvons la solution du problème social; cela reconnu, cette science devient éminemment positive et démonstrative. Elle sort enfin des profondeurs ténébreuses de l'absurde métaphysique, cause principale de l'aberration de l'intelligence humaine.

Désormais le triomphe de la vérité est certain. Le pas le plus difficile est franchi; les idées abstraites et mystiques viennent de perdre leur funeste empire; l'homme enfin se fera une idée exacte du bonheur et connaîtra les conditions qui le constituent. L'organisme de l'homme n'est point tellement compliqué qu'il soit impossible d'en acquérir la connaissance. On pourra bien, pendant un certain temps, n'être pas tous d'accord sur la classification et la dénomination des facultés humaines, et cela plutôt à cause de la défectuosité du langage, qu'à cause de la difficulté de donner une certitude sur ce sujet; mais la lutte engagée sur ce terrain, le triomphe de la vérité est assuré: il ne se fera plus attendre longtemps. L'homme, convaincu que le bonheur consiste à vivre d'une manière conforme à son organisme; que la connaissance de sa nature est avant tout la chose la plus indispensable, que le motif déterminant de tous ses actes est dans leur résultat sur sa conservation, l'homme, disons-nous, convaincu de ces vérités, jouira alors du bonheur que la nature lui destine, en se conformant toujours à ses lois immuables. Il n'ira plus puiser la règle de sa conduite dans les stupidités d'une soi-disant révélation, aussi impossible à admettre que l'existence de l'être révélant. Elucubrations fantasques d'une aliénation mentale, disparaissez à jamais, cessez d'occuper une place qui n'appartient qu'à la vérité! et toi, humanité, réjouis-toi! le plus terrible de tes fléaux a disparu!

Raison, à toi maintenant de gouverner le monde! assez longtemps, au nom du progrès et de la liberté, l'humanité a été plongée dans la misère la plus horrible, l'esclavage le plus odieux. En vain prétendrait-on que la raison n'est point assez puissante pour jouer le rôle que nous lui assignons; c'est là une sotte objection, détruite entièrement par ce que nous venons de dire. Nous avons prouvé que l'homme, dans l'état de nature, serait entièrement exempt de penchants, de désirs qui le portassent à se livrer à des actes de violence à l'égard des êtres de son espèce. Dans cette situation, il obéirait aveuglément à ses instincts, et ceux-ci ne lui feraient commettre que des actes nécessaires à la satisfaction de ses besoins. Mais, dans un tel état de choses, aucune garantie de conservation: l'homme, physiquement dépourvu d'armes offensives et défensives, ne lutterait pas longtemps avec avantage contre tous les animaux qui viendraient l'attaquer. Pour suppléer à sa faiblesse physique, la nature l'a doué d'intelligence ou de raison, faculté précieuse, arme terrible à l'aide de laquelle il a conquis l'empire du monde. Maintenant oserait-on dire que la situation sociale aura beau développer au suprême degré ses facultés intellectuelles, l'homme ne sera jamais assez sage pour obéir constamment aux lois de la raison; que certains désirs nuisibles à lui-même venant parfois le solliciter, finiront par lui faire commettre des actes que la raison réprouve? Ainsi, tel mêts est très insalubre; mais il flatte l'organe du goût; la raison criera en vain que je dois m'en abstenir, j'en mangerai parce qu'il me plaît. Voilà l'argument terrible à l'aide duquel on déclare notre doctrine une chimère. Il est pitoyable d'avoir à refuter de telles niaiseries; mais comme l'objection nous a été faite par des communistes, il est de notre devoir d'y répondre, afin d'éclairer les hommes que des niais et des ignorants égarent. D'abord, par ce qui précède, il est démontré que l'homme placé dans une situation convenable, ne peut avoir de désirs mauvais; dans cet état, éclairé par les indications de la science, toutes ses déterminations, tous ses actes, seront conformes aux lois de la conservation. L'histoire, que l'on invoque contre nous, prouve, au contraire, la justesse de notre raisonnement. De ce que l'humanité a toujours été insensée, il est absurde de conclure qu'elle le sera toujours. C'est faire une entité, ce n'est point résoudre la question. Quelle est la cause de cette folie, de cette démence de l'humanité? tient-elle à une situation vicieuse, ou est-elle le résultat inévitable de la nature humaine? voilà comment la question peut être résolue. Nous nous sommes déjà suffisamment exprimés à cet égard; il serait superflu de recommencer ici une nouvelle démonstration. Le spiritualisme a puissamment contribué à l'aberration de la raison humaine. Le milieu social, toujours opposé à l'organisme, l'ignorance, ou le non-développement de ses facultés, ont fait le reste. Ainsi l'histoire n'est point la condamnation de notre doctrine: c'est faute d'en avoir compris les enseignements qu'on en tire un argument contre nous. L'histoire prouve que la raison cesse d'être un guide infaillible lorsque, au lieu de la diriger dans une bonne voie pendant la première phase de son développement, on lui imprime, au contraire, une fausse direction. Or, puisqu'il est reconnu que la raison humaine peut s'égarer; et cela, lorsque des facultés intellectuelles qui la constituent n'ont point reçu assez de développement, ou parce que les premières impressions les ont poussées dans une fausse direction, il est indispensable, pour que l'humanité ne commette jamais plus d'actes insensés, d'ôter à ces causes de la divagation et de l'aberration toute possibilité de se reproduire. Ces causes étant évidemment telles que nous venons de faire connaître, le remède suivant est sûr et infaillible: *Placer l'homme dans une situation con-*

forme à sa nature ; développer ses facultés dans toute leur étendue; éloigner de lui tout ce qui contribue immédiatement et médiatement à égarer sa raison, et alors finira la démence de l'humanité. Alors aussi disparaîtront le despotisme, ou la domination de l'homme sur l'homme, qui revêt une multitude de formes différentes, que nous repoussons toutes. Notre doctrine réunit tous ces avantages. Elle place l'homme dans une situation telle qu'il lui est souverainement impossible de commettre un seul acte insensé, c'est-à-dire, un acte nuisible à sa conservation. Dira-t-on qu'enlevant ainsi à l'homme la possibilité de faire le mal, nous annihilons le moi, nous tuons la liberté humaine, pour constituer une tyrannie d'un nouveau genre, mais non moins odieuse que celles qui ont existé? nous avons déjà déclaré que personne n'était plus ardent ami de la liberté que nous, que personne ne détestait plus toutes les tyrannies; donc si l'objection était vraie, notre doctrine serait en contradiction avec la déclaration que nous avons faite. Discutons cela. D'abord, qu'est-ce que la liberté? qu'est-ce que la tyrannie? *La liberté est une situation où l'homme n'obéit à d'autre autorité qu'à celle de la raison; la tyrannie est l'opposé, ou une situation dans laquelle il est forcé de commettre d'autres actes que ceux que sa raison lui dicte.* Qu'est-ce donc que la *raison*? C'est la *science*, ou *la connaissance de ce qui est utile et de ce qui est nuisible*. Or, cette connaissance est facile à acquérir. En admettant que l'erreur prît la place de la vérité, elle ne pourrait durer longtemps; les faits viendraient promptement la démasquer. Il n'y a donc pas tyrannie dans notre organisation, puisque l'homme n'obéit à d'autre autorité qu'à celle de la raison; elle seule possède toutes les conditions de la vraie liberté.

Nous venons de vider les questions préjudicielles les plus importantes. Nous allons maintenant donner la solution de tous les problèmes sociaux. C'est alors que nos raisonnements auront toute la rectitude d'une démonstration mathématique : nous nous croyons en demeure d'entreprendre cette tâche.

Notre plan est tracé par la nature même de la science sociale. Nous ferons connaître d'abord la situation qui convient à l'homme, basée sur la connaissance de son organisme; puis nous indiquerons les précautions à prendre pour ne jamais sortir de cet heureux état; ensuite nous dirons par quels moyens peut s'opérer cette grande transformation.

Dans notre prochain n°, nous démontrerons que la situation égalitaire est seule conforme à l'organisme de l'homme, partout la seule qui lui convienne.

Communistes, quel que soit l'accueil qu'on nous fasse, quelque doive être notre avenir, nous poursuivrons invariablement la ligne que nous nous sommes tracée. Nous avons la certitude que l'ensemble de notre doctrine est vrai; quand nous n'aurions point d'autres encouragements, celui-là nous suffirait. Jamais nous ne faillirons aux principes!

TRIBUNAUX.

Nous regrettons de ne pouvoir rendre compte de la suite du procès que nous avions annoncé dans notre premier n°, nous dirons seulement que Pillot et Rozier ont fait, de nouveau, leur profession de foi communiste, et ont montré que des hommes convaincus ne doivent pas craindre d'avouer hautement leurs principes, même devant leurs juges. Ils ont été condamnés, le premier : à 6 mois d'emprisonnement, et le second : à 8 mois.

Un autre procès communiste a eu lieu les 6 et 7 août; les prévenus ont également proclamé leurs principes, tout en repoussant l'inculpation d'affiliation à des sociétés secrètes, nous nous plairons toujours à rendre hommage à la fermeté de nos co-religionnaires; et à distinguer les hommes de conviction, les vrais apôtres, de ceux qui craignent d'être ce qu'ils sont, partout, et en tous lieux.

Réponse au Journal LE POPULAIRE.

Le *Populaire*, après avoir indiqué les principaux points de notre doctrine, ajoute : *ces idées sont peut-être vraies, mais nous les croyons folles, au moins pour le moment.* Que signifie ce peut-être? nos idées sont vraies ou elles sont fausses; lequel de ces deux caractères leur assignez-vous? est-ce que vous ne les auriez pas encore soumises à l'épreuve de la logique? est-ce que, sur ce point, vous seriez encore dans le doute? ou bien reculeriez-vous devant l'énoncé sincère de votre conviction, par cette considération que ce serait une vérité trop hardie, trop audacieuse pour l'époque actuelle? Cependant, vous avez dit vous-même, QU'IL FAUT DIRE AU PEUPLE LA VÉRITÉ! Comment concilier tout cela?

Pour nous, nous sommes intimement convaincus que le meilleur moyen de rendre quelqu'un communiste, c'est de lui donner l'idée la plus nette, la plus exacte de la communauté; c'est, en un mot, de tirer du principe communautaire toutes les conséquences rigoureusement logiques. Point de concessions donc! mais des preuves irrécusables à l'évidence desquelles tout le monde se rende! cessons une politique imprudente et inhabile, qui enhardirait nos ennemis à travestir les vérités que nous cachons. Eh! *ce n'est pas en tenant la lumière sous le boisseau qu'on éclairera les hommes*, mais en la leur montrant. Son premier aspect pourra les éblouir, mais ils en rechercheront bientôt l'éclat. Déchirons donc, d'une main hardie, le voile dont de rusés et adroits fripons couvrirent la vérité, sous le prétexte de la pudeur. *Le Populaire* le comprendra comme nous, la question d'opportunité ne peut nous arrêter plus longtemps.

Réponse au Journal LA FRATERNITÉ.

Il est pénible d'être amené, malgré soi, sur un terrain qu'on eût voulu éviter. Ce n'est pas que la discussion nous effraie, au contraire, nous la provoquons, parce qu'elle seule peut nous éclairer, et ramener l'unité dans la doctrine; mais nous l'aurions voulue sage, consciencieuse et sans passion. Le journal *la Fraternité*, dont le langage est peu en harmonie avec le titre, a dépassé, à notre égard, les bornes de la convenance. Nous n'eussions jamais eu l'idée d'attaquer cet organe du communisme, pour lequel nous avions des sympathies; mais c'est lui qui nous attaque, et il le fait sur un ton si étrange, que nous ne pouvons nous dispenser de lui répondre, ne voulant pas rester, aux yeux des communistes, sous le poids des plus graves imputations. Donnons à nos assaillants une leçon de sagesse et de prudence, et tâchons de leur faire comprendre que la discussion froide est plus fructueuse que le scandale.

La Fraternité nous reproche « d'être les premiers entrés en lice, non pour combattre les adversaires du communisme, mais pour attaquer les organes communistes eux-mêmes. » Puis elle ajoute : « que nous avons commencé par reprocher au journal *le Travail* ses tendances spiritualistes, et qu'il est de son DEVOIR de défendre les idées du *Travail*, qui sont les siennes. » En créant *l'Humanitaire*, nous ne pensions pas qu'on nous accuserait, plus tard, de ménager les ennemis du communisme, et d'attaquer ses défenseurs. Le rédacteur de *la Fraternité* a évidemment pris cela sous son bonnet, et, ce que nous pouvons dire de plus militant en sa faveur, c'est qu'il a jugé sans avoir lu. En effet, s'il s'était donné la peine de lire notre article sur *le Travail*, il aurait vu que, loin de les *attaquer*, nous donnions à nos frères de Lyon des conseils dictés par une conviction profonde, et qui n'avaient rien que d'amical. Les rédacteurs du *Travail* nous ont répondu, et nous les en félicitons, avec cette aménité, cette sympathie qui doit toujours caractériser les apôtres de la vraie doctrine. Quant au reproche qui nous est adressé *de ne pas* combattre les adversaires du communisme, les deux numéros de notre journal le réduit à sa juste valeur. Maintenant, discutons avec *la Fraternité*, qui prend, *sans en être chargée*, la défense du *Travail*, ainsi que « l'obligation de repousser de toutes ses forces les *interprétations anti-naturelles, anti-sociales et monstrueuses que le journal l'Humanitaire donne de la doctrine communiste.* »

« Malgré leurs bonnes intentions, dit-elle, les rédacteurs de cette feuille concluent directement contre les principes d'égalité, de liberté et de fraternité qu'ils veulent, comme nous, propager.

» Si tout l'homme repose dans l'*organisme matériel*, comme le prétend la feuille à laquelle nous répondons, cet organisme doit être pris pour mesure de l'homme et lui marquer sa place parmi ses semblables. Or, nous voyons les hommes divisés en grands et en petits, en forts et en faibles; matériellement parlant, et si l'on s'en rapporte aux démonstrations palpables et visibles que *l'Humanitaire* croit être les seules démonstrations rigoureuses, les hommes sont donc inégaux entre eux.

» De quel droit, nous diront le géant et l'athlète, voulez-vous nous faire passer sous le même niveau que subissent le nain et l'infirme, et nous ravaler à leur exiguité et à leur faiblesse, puisque la nature visible a fait de nous des êtres grands et forts? Nous sommes créés maîtres, ils sont faits esclaves. C'est la loi de notre organisme.

» Et *l'Humanitaire* ne pourra les contredire, puisque l'organisme est sa règle.

» Cependant, *l'Humanitaire*, fort des bonnes intentions dont il est animé, leur répondra peut-être : la fraternité veut que vous fassiez en faveur des faibles et des petits le sacrifice de votre grandeur et de votre force.

» Qu'est-ce à dire? lui répondront le géant et l'athlète : ne nous enseignez-vous pas que l'unique moteur des actions humaines est l'*utilité*. Or, nous est-il utile de nous sacrifier au profit de plus faibles que nous? Que nous rendraient-ils en échange de ce que nous leur donnerions? Qu'est-ce que la fraternité? Les hommes ne sont pas plus frères entre eux qu'ils ne sont frères des arbres et des pierres. Comme les arbres, comme les pierres, l'homme est une aggrégation de molécules matérielles; tout ce qui n'est pas lui, tout ce qui est hors de son organisme, séparé de son corps, lui est étranger. L'homme taille les pierres et mange les fruits; il peut de même, sans scrupule, exploiter les êtres à face humaine qui l'entourent. Et n'allez pas nous dire que nos besoins moraux ne seraient pas satisfaits si nous rendions malheureux ceux que vous appelez nos semblables; notre morale est, nous le répétons avec vous, l'utilité, et s'il nous est utile de manger des hommes, nous les mangerons.

» *L'Humanitaire*, effrayé de ce langage, essaierait de murmurer encore : « Mais l'homme est un être fatalement social. » Si vous admettez la fatalité pour principe, reprendront ces hommes forts et vigoureux que nous supposons, vous nous mettez à l'aise; la fatalité veut que nous dominions, pillions, brûlions, dévorions, et si nous sommes les plus forts, notre force même est une preuve de notre bon droit. Si nous faisons par là des choses qui vous déplaisent, ne nous en veuillez pas, nous ne sommes pas libres, mais les instruments de la fatalité.

» Ces quelques lignes indiquent quelques-unes des tristes conséquences du système matérialiste, utilitaire et fatal sur lequel se base *l'Humanitaire*. »

Nous avons cité textuellement ce passage, soumettons-le à l'analyse.

Que signifient ce *géant* et cet *athlète*? les actes que vous leur faites commettre ont-ils quelque rapport avec ceux d'un homme raisonnable? d'un homme qui a le moindre bon sens? ils ont tous les caractères d'un sauvage affamé, ou d'un fou en démence. Comment vous suivre avec des êtres aussi singuliers? et où prétendez-vous nous conduire? si ce n'est aux petites maisons, c'est à coup sûr dans une forêt. Comme nous ne sommes point envieux de faire connaissance avec un peuple qui entend si peu la plaisanterie, et d'aller dans un pays qui, à en juger par ses habitants, doit être plus dangereux que récréatif; nous vous laissons partir seul, nous réservant seulement de vous en demander la description à votre retour: quant à nous, nous nous transportons, pour un moment, dans la société future, dont nous développons la théorie, et nous y plaçons le géant et l'atelète, le nain et l'infirme, à qui nous rendons la raison que vous leur aviez ôtée si mal à propos. Voyons si nous ne serons pas plus heureux que vous dans nos observations, et si nous n'obtiendrons pas de meilleurs résultats. Nous remarquerons d'abord, que les quatre hommes dont les facultés ont reçu un entier développement sont parfaitement égaux, non pas égaux en *hauteur* et en *force*, mais égaux dans la satisfaction de leurs besoins, et dans l'emploi de leurs facultés, car *chacun consomme selon ses appétits, et travaille selon ses forces*; or les organes des forts comme ceux des faibles, étant également satisfaits, il s'en suit *l'égalité la plus parfaite* dans la satisfaction normale de l'organisme de chacun. Ainsi nos quatre personnages sont donc égaux, sans être aussi hauts et aussi forts les uns que les autres; ils sont donc *libres* sans se douter que la *nature* les avait *créés* les uns *maîtres*, les autres *esclaves*. Ils pratiquent *la fraternité* dans l'acception la plus étendue de ce mot. Cependant, quoiqu'ils sachent que «comme les arbres et les pierres l'homme est une aggrégation de molécules matérielles», il ne leur est pas encore venu l'idée de *fraterniser avec les arbres et les pierres*. Quelque niais qu'on les suppose, ils reconnaissent des fonctions, des rapports, et des propriétés particulières dans les différentes manières d'être de la nature; ils ne confondent pas le règne minéral, le règne végétal avec le règne animal; dans chacun de ces trois règnes ils découvrent encore des manières d'être différentes; par exemple, les mêmes organes, les mêmes propriétés, les mêmes rapports ne sont pas communs dans le règne minéral : entre l'or et le fer; dans le règne végétal: entre la rose et le chêne; dans le règne animal: entre l'homme et l'éléphant. Ils n'ignorent pas qu'entre ces êtres d'organisations différentes il y en ait qui absorbent les autres; que dans le règne animal, par exemple, tel poisson se nourrit de tel autre poisson; tel quadrupède de tel quadrupède, tel oiseau de tel oiseau; mais il n'ont jamais ouï dire que les animaux d'une même race se dévorassent entre eux, pas plus que *l'homme mangeât l'homme* (1).

Ces quatre hommes ne vivent pas sans morale, comme on pourrait se l'imaginer; ils en ont une remarquable par sa simplicité, c'est la *sagesse ou la raison développée* : elle se résume en cette maxime que : *la société doit être utile à l'individu, comme l'individu doit être utile à la société*, de là : *solidarité*.

Ils admettent que *l'homme est un être fatalement social;* qu'il est toujours ce qu'il doit être dans une position donnée, ou qu'il est ce que le fait le milieu où il se trouve. Ils ne peuventas comprendre comment, dans une *société guidée par la raison*, où, par conséquent, tous les *hommes* seront *fatalement raisonnables*, il sera possible de *dominer, piller, brûler* et *dévorer*; cela les surpasse; la *logique matérielle* leur fait défaut.

Cependant ils ne pouvaient se contenir à l'ouie d'une telle erreur qu'ils ne partageaient plus depuis leur arrivée dans la société nouvelle; ils résolurent de se transporter dans la vieille société pour détromper leurs frères, sur l'importante question du *libre arbitre*. Dès qu'ils y furent arrivés, il s'établit entre le géant et unhomme de l'*ordre*, c'est-à-dire du *désordre* social actuel, le colloque suivant. Quoi! dit cet homme au géant, vous niez que l'homme soit libre! mais quand je délibère, quand je choisis entre deux objets, je fais évidemment acte de liberté.—Nullement, répondit le géant, car il n'y a point d'effet sans cause, et l'homme n'est que l'instrument de la fatalité. — Mais, réplique aussitôt l'autre, si je veux faire un pas en avant, ne suis-je pas libre de le faire ou de ne pas le faire? — Non, sans doute, vous n'êtes pas libre; car, je vous le répète, il n'y a pas d'effet sans cause, et si vous faites un pas en avant, votre volonté est déterminée par un besoin d'avancer, ou de remuer. — Je n'ai aucun besoin d'avancer ni de remuer; j'avance et je remue, seulement dans l'intention de vous prouver que je suis libre. — Dans ce cas, c'est le désir de me prouver que vous étiez libre, qui vous a déterminé à agir. Ainsi, vous n'avez été que l'esclave de votre désir, qui est la cause, en faisant l'action, qui est l'effet. Or, il y a cause et effet; or il n'y a pas liberté. Il en est de même depuis le premier jusqu'au dernier de nos actes. — Puisque l'homme n'est pas libre, répartit un interlocuteur, il n'est donc pas coupable? tous les plus grands scélérats qui ont pesé et pèsent encore sur la terre, sont donc innocents? — Sans doute, ils sont innocents. — Et avec un pareil système, où voulez-vous en venir? il faudra donc que je reste immobile devant l'assassin qui tient le couteau levé sur ma gorge? que j'attende tranquille-

(1) On n'opposera pas à ceci les anthropophages, les naufragés, les victimes de la famine, etc., parce que, dans ce cas, l'homme n'est plus dans son état normal; il n'a plus la satisfaction de ses besoins, condition indispensable de la bonté de ses actes.

ment la mort, par la considération que celui qui me la donne n'est pas coupable? — En effet, l'homme qui vous donne la mort n'est pas libre de ne pas vous la donner; comme vous n'êtes pas libre de ne pas vous défendre et de ne pas conserver votre existence menacée. Voilà deux intérêts en lutte : celui de l'assassin, qui le porte à vous assassiner pour s'emparer de votre argent, ou satisfaire sur vous sa vengeance; le vôtre, qui vous oblige à vous défendre pour conserver votre vie et votre bien. — Mais, objecta encore l'autre, puisque nous sommes tous deux innocents, où est donc le coupable? il y en a nécessairement un, quelque part qu'il se trouve? — *Le coupable! c'est la société*; ou pour dire plus vrai, c'est *la mauvaise organisation sociale* : voilà le seul, l'unique coupable, ne le cherchez donc plus ailleurs. Hâtez-vous donc! travaillez donc à la construction d'un nouvel ordre social! organisez-le de manière à ce que le mal ne puisse plus se reproduire, et pour cela, supprimez-en radicalement la cause; car, vous venez de le voir, la cause est toujours inévitablement suivie de l'effet : enfin mettez l'homme *dans une situation où il ne puisse faire que le bien, et où il lui soit impossible de faire le mal.*

Ainsi parlait le *géant*, dont la pensée était commune à l'*athlète*, au *nain* et à l'*infirme*. Tous quatre étaient d'accord, *vivaient libres, égaux et en frères*. Voyez combien l'humanité est perfectible! de brutes, d'insensés qu'ils étaient, ces hommes sont devenus très raisonnables. Nous les remettons, à présent, dans vos mains, avec la certitude qu'ils ne se prêteront plus au rôle ignoble que vous leur avez fait jouer à notre égard.

Continuons à citer :

« Le système matérialiste triomphe depuis dix ans, avec les Guizot, les Humann et tous ces prôneurs des intérêts matériels et du fait accompli. Quels en sont les résultats? l'égoïsme, l'isolement, la guerre, la concurrence, la misère et la faim. Chacun s'occupe de soi, et ayant perdu l'idée du lien qui le rattache à ses semblables, écrase sans scrupule tous ceux qui se rencontrent sur son chemin. Le devoir est aujourd'hui dans la satisfaction de l'intérêt privé; celui-là se conduit bien, qui se conduit de façon à s'enrichir, dût-il conquérir sa richesse par la ruine de cent rivaux! »

Qu'ont donc de commun avec nous les *Guizot* et les *Humann*? Nous avons besoin de croire, que vous n'avez pas voulu faire ici une insinuation injurieuse; car nous pourrions vous répondre, nous, que *si le système matérialiste triomphe depuis dix ans avec les Guizot, les Humann et tous ces prôneurs des intérêts matériels et du fait accompli; le spiritualisme triomphe, lui, depuis des siècles, avec les papes, les jésuites et tous ces prôneurs de l'obscurantisme, de l'ignorance et des faits accomplis qui, pour eux, sont les massacres qui ont ensanglanté la terre au nom de* L'ESPRIT. Nous ne vous comparons pas à ces derniers, parce que nous savons que votre doctrine n'est pas la leur; et vous ne pouvez, de bonne foi, nous comparer aux premiers, parce que vous n'ignorez pas que leur doctrine n'est pas la nôtre. Cependant, afin qu'il ne reste plus aucun doute chez vous, ainsi que chez tous les communistes qui auraient pu prendre le change, nous allons vous expliquer la différence qu'il y a entre nous et une secte d'hommes appelés *utilitaires*, parmi lesquels vous nous confondez.

Les utilitaires sont ces hommes dénaturés qui regardent leurs semblables comme les instruments de leurs plaisirs. Ils veulent jouir aux dépens de tout ce qui les entoure; et ils n'estiment les jouissances qu'autant qu'ils les possèdent exclusivement, et que les autres ne peuvent se les procurer : plus les autres souffrent, plus ils jouissent. Leur bonheur, est un *bonheur de comparaison*. L'illusion, chez eux, prend la place de la réalité. Par exemple, *le luxe, les modes* toutes les futilités inaccessibles au grand nombre, sont, pour leur imagination, des joies infinies; dès que l'usage d'une forme d'habit, de meuble, etc., s'étend, ils en changent bien vite pour se distinguer de la foule; et, en ceci, ils ne consultent jamais la commodité, la salubrité, mais l'amour des *exclusions* et des *distinctions*.

Le marquis de *Sade*, l'infâme auteur de *Justine*, est le type des utilitaires. Nul ne poussa plus loin cet infernal système. Il joignait la pratique à la théorie. Dans ses excès de débauches, sa suprême félicité était d'enfoncer un instrument tranchant dans le corps de la malheureuse victime de ses turpitudes, de voir couler son sang, ou de la voir souffrir de quelque autre manière. Renfermé pour un fait semblable, il avait fait décorer sa prison, et y conservait des habits brodés, galonnés et divers objets qu'il savait être d'une possession rare et qui, par là, satisfaisaient son imagination. Ainsi, comme on le voit, le *système utilitaire* repose sur cette HORRIBLE MAXIME, que *quelques hommes privilégiés sont faits pour exploiter leurs semblables, jouir de leurs personnes, comme de leurs productions, en se livrant à tous les écarts d'une organisation dépravée.*

A présent, nous demandons à *la Fraternité*, s'il y a quelque rapport entre notre doctrine et les monstruosités dont nous venons de parler. Nous la prions de ne pas confondre, et de nous lire avant de nous juger, alors elle ne dira plus que nos principes ont pour résultats : *l'égoïsme, l'isolement, la guerre, la concurrence, la misère et la faim.*

La Fraternité nous demande ce « que deviennent l'amitié, le patriotisme, le désintéressement, l'abnégation? toutes vertus reléguées au rang des préjugés » nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit sur ces mots, dans notre article en réponse à l'*Atelier*.

Après avoir *sapé* notre doctrine, *la Fraternité* nous expose la sienne; ce sont là, sans doute, *les vrais principes dans lesquels elle veut nous raffermir.*

« Ah! s'écrie-t-elle, revenons, il en est temps, à la saine morale! Non, l'homme n'existe pas par lui-même, non, l'homme n'est pas le brutal et inintelligent résultat des jeux du hasard, ni la combinaison de quelques molécules. Le corps de l'homme n'est qu'un vêtement qui renferme une intelligence, fille de l'intelligence supérieure et éternelle, ouvrière, créatrice et conservatrice du monde.

» L'homme voit dans ses semblables des fils de Dieu comme lui, et, à ce titre, les aime en frères, et à ce titre les considère comme ses égaux. De même que, pour nous, pénétrés du sentiment de l'égalité, le riche, couvert d'un brillant manteau, et le pauvre déguenillé, sont égaux malgré la différence de leurs vêtements, de même, l'homme au corps faible est l'égal de l'homme aux membres vigoureux; ce corps palpable et visible n'étant que l'enveloppe de l'intelligence immatérielle, impondérable et immensurable.

» L'homme, étant intelligence, est libre, par conséquent maître de choisir entre le bien et le mal, par conséquent de se perfectionner, d'où le principe de liberté, le devoir et la loi de progrès, principes et lois qui nous expliquent le mal, nous portent à l'éviter, et nous font marcher d'âge en âge dans les voies de perfectibilité et d'amélioration.

» Amour, liberté, égalité, devoir, vertu, progrès, civilisation, tous les principes vitaux de l'homme et de la société sont dans le spiritualisme; Dieu, a dit un philosophe dont toutes les doctrines n'ont pas notre approbation, mais avec lequel nous sommes heureux de nous rencontrer en ce point, ne se prouve pas, mais il prouve tout! Croyons donc fermement en lui, et cette foi nous raffermira dans les vrais principes. »

Pour nous, *la morale est l'art de vivre en société*; et, la saine morale, celle que nous défendons, est *l'art de vivre heureux en société.*

L'homme, dites-vous, n'existe pas par lui-même, il n'est pas le brutal et inintelligent résultat des jeux du hasard, ni la combinaison de quelques molécules; son corps n'est qu'un vêtement qui renferme une intelligence, fille de l'intelligence supérieure et éternelle, ouvrière, créatrice et conservatrice du monde. Le hasard n'est qu'un mot *vide de sens*. L'homme ne peut lui devoir l'existence. L'*homme est*, quoi que vous en disiez, *la combinaison de quelques molécules*; il est évidemment le résultat de la matière qui, alors, se trouvait disposée de façon à produire un organisme que nous appelons humain. Vous n'avez pas la même opinion; selon vous, l'homme serait le résultat d'une *intelligence immatérielle, impondérable* et *immensurable*; c'est-à-dire, d'une chose qui n'est *pas matière*, qui n'a *ni poids ni étendue*. et vous comprenez ceci! ah! que vous êtes heureux! Quant à nous, nous ne le comprendrons que lorsque vous nous l'écrirez avec de l'encre immatérielle, impondérable et immensurable. Vous donnez un vêtement, une enveloppe à cette intelligence; mais, en bonne logique, comment envelopper une chose qui n'a ni forme, ni étendue? vous lui faites créer, conserver le monde;

qu'est-ce que créer? c'est faire quelque chose de rien, répondrez-vous; ici nous n'avons *rien* à répliquer; qu'est-ce que conserver? c'est agir de telle ou telle façon, sur tel ou tel objet; ici encore, nous ne trouvons point de réplique; car la *grâce nous vient en aide*, et nous commençons à concevoir comment une intelligence immatérielle peut agir sur la matière; comment *rien* peut agir sur quelque *chose*. Avant de nous rendre entièrement, nous aurions encore une objection à vous faire.

Vous considérez les hommes comme étant animés de la même intelligence immatérielle par laquelle ils sont tous égaux, quoique se trouvant dans des conditions matérielles différentes; et cependant vous demandez l'égalité; c'est donc pour l'*organisme*, pour l'*enveloppe palpable et visible*? Mais il doit être indifférent à l'intelligence immatérielle que la matière, qui lui sert de vêtement, soit dans tel ou tel état; on ne peut admettre le contraire sans exposer l'intelligence à l'action et à la merci de son enveloppe, sans la *matérialiser*. Quoi qu'on fasse, elle restera invariablement ce qu'elle est; or, pourquoi donc s'occuper de la vile enveloppe qui ne lui fait ni chaud ni froid, et dont elle pourrait se passer. Occupons-nous plutôt de la recherche d'une organisation sociale *basée* sur *l'esprit*, où *l'homme verra dans ses semblables des fils de Dieu, et où, à ce titre, il les considérera comme ses égaux*; car, ne nous le dissimulons pas, *amour, liberté, égalité, devoir, vertu, progrès, civilisation, tous les principes vitaux de l'homme et de la société sont dans le spiritualisme.* Il y a des incrédules capables de tout; ils pourront nous contester quelques-uns de ces principes, nous dire que *devoir*, *progrès* et *civilisation* sont des mots *vides de sens*; mais quand nous leur aurons fait COMPRENDRE que *Dieu ne se prouve pas, mais qu'il prouve tout! alors ils croiront fermement en lui, et cette foi les raffermira dans les vrais principes.*

Changeons de ton, en changeant de sujet, et tâchons de nous sortir des mains de *la Fraternité*, qui se remet à nos trousses. Elle ne veut pas que « nous souhaitions un âge où l'homme *voyagerait continuellement pour opérer le mélange le plus intime de la race.* » Puis elle ajoute : « Qu'est-ce que ce prétendu mélange, sinon la promiscuité la plus brutale, la plus luxurieuse négation de la famille! Qu'est-ce qu'un *voyage perpétuel qui doit préserver l'homme du contact journalier des mêmes êtres,* sinon la négation de la fraternité, que *l'Humanitaire* invoque pourtant, et la réalisation de cette lamentable ballade du *Juif errant*, qui nous représente l'affreuse tristesse d'un homme condamné à courir éternellement le monde, sans pouvoir poser sa tête sous un toît ami, serrer la main d'un frère, ni se délasser des fatigues de la vie dans le sein d'une famille chérie! Qui de nous, entendant dans son enfance ce récit lugubre, n'a pleuré de l'isolement de ce forçat voyageur, qui traverse les âges comme on traverse un vaste désert! Qui ne l'a plaint de n'avoir ni un compagnon ni un ami! Et c'est cette ballade, idéalisation la plus navrante de l'isolement dans lequel les hommes ont passé jusqu'à ce jour, que *l'Humanitaire* voudrait nous faire considérer comme type du bonheur et de la perfection. »

Il y a dans ce passage beaucoup de poésie, quelques termes dont l'application est peu fraternelle, et, par dessus tout, ignorance complète de notre doctrine. Que signifient ces mots : *promiscuité la plus brutale; luxurieuse négation de la famille,* sinon que *la Fraternité* invente elle-même des monstres, pour se donner le plaisir de les combattre. Nous n'essaierons pas de repousser de pareilles insinuations; les faits viendront bientôt les réduire à leur juste valeur. Nous maintenons ce que nous avons dit dans notre réponse à *l'Atelier*. La question de la famille et du mariage exige, par son importance, et pour être bien comprise, des développements étendus; ces développements viendront se classer à la place qui leur convient dans les articles de doctrine. En attendant, les communistes ne prendront pas le change; ceux qui connaissent notre doctrine savent combien elle est l'antipode du promiscuitisme et de la luxure.

Le journal auquel nous répondons prétend que les voyages continuels, qui ont pour but de préserver l'homme du contact perpétuel des mêmes êtres, sont la *négation de la fraternité*; s'il avait lu toute la phrase de l'*Humanitaire*, il aurait vu que, loin de détruire la fraternité, les voyages la consacrent dans toute sa plénitude, en rendant impossible *l'attachement individuel qui est positivement la négation de la loi d'attraction une et universelle.* Le journal la *Fraternité* dit, dans le même n° : « La fraternité, en unissant tous les hommes dans une intime communauté de joies et de peines équitablement, fraternellement partagées; en confondant les sentiments et les intérêts de chacun dans le sentiment et l'intérêt commun, de telle sorte que, n'ayant qu'une seule volonté, qu'un même but, qu'un seul désir, tous s'unissent dans une aspiration commune et dans une communion parfaite. » Cette définition de la fraternité est la nôtre; c'est ainsi que nous entendons ce principe; jusque là nous sommes d'accord, mais nous ne le sommes plus dès que nous voulons examiner les conditions auxquelles on peut en obtenir la réalisation. En n'acceptant pas les voyages continuels, vous morcellez le principe, à votre insu, vous le divisez en plusieurs parties : *la fraternité du coin du feu, la fraternité de la ville, la fraternité de tous les hommes*, qui, elle, se réduit à presque rien, après avoir passé par cette filière. La fraternité n'a pas de degré; pas plus que l'unité, elle ne peut-être séparée d'elle-même. Ainsi, partout où on pratiquerait un tel principe, ne voyez-vous pas la possibilité que le *juif errant reposât sa tête sous un toit ami, serrât la main d'un frère?* vous le voyez, le juif errant ne vous réussit pas mieux que le géant et l'athlète; laissez donc de côté ces êtres singuliers.

Enfin la *Fraternité* termine son article en nous « avertissant que si nous persévérions dans la voie que nous ouvre notre premier n°, nous donnerions gain de cause à tous les détracteurs intéressés qui représentent le communisme comme une doctrine brutale et anti-sociale ». Nous répondrons à cette feuille qu'il n'y a rien de commun entre notre doctrine, et une doctrine *brutale* et *anti-sociale*; quant aux *détracteurs intéressés*, que peuvent-ils au communisme, n'est-il pas assez fort, pour repousser la boue qu'on lui jettera au visage.

Notre tâche est remplie, nous finirons en déclarant au rédacteur de *la Fraternité* que notre intention, en lui répondant, n'a été que de rétablir les principes qu'il avait mal interprétés, faute de les avoir compris; mais que, du reste, nous n'avons nullement voulu faire de ceci une guerre de personnes. Si ses idées ne sont pas les nôtres, il n'en a pas moins nos sympathies fraternelles; nous ne combattons que ses erreurs, puisse-t-il les abjurer bientôt, et reconnaître la vérité!

Réponse au journal l'ATELIER.

(Suite).

L'Atelier conseille ensuite de *laisser de côté pour un temps les grands mots et les vagues formules, et de voir sérieusement ce que nous voulons les uns et les autres;* puis il se demande, *bien qu'il ne juge pas nécessaire de se dire tel, s'il n'est pas autant communiste que nous.*

Et l'*Atelier* nous demande :

« Si par communauté vous entendez que le sentiment national doit être commun, et que tous doivent vouloir ce que veut la nation véritable. — Nous sommes communistes comme vous. »

« Si, par communauté, vous entendez l'organisation sociale au point de vue de l'égalité, non point de cette égalité qui compte par tête, et qui dit : l'*homme vaut l'homme*, parce que cela n'est pas juste; mais de cette égalité bien plus large, qui veut qu'on ouvre le chemin à tous, qui veut que tous soient protégés et soutenus, et qui mesure la récompense à la bonne volonté de chacun; — si vous voulez que le travail soit fait en commun; — si vous voulez que l'enfant, le vieillard et l'infirme soient nourris aux frais de l'état; — si vous voulez que nul ne supporte seul des pertes qu'il ne dépend pas de lui d'éviter, et que la fortune publique répare les malheurs individuels; — il n'y a rien dans tout cela que nous ne désirions nous-mêmes : nous sommes donc communistes comme vous. »

« Si, par communauté, vous entendez encore cette vie plus intime, où, tout en respectant le mariage et la famille, on s'associerait volontairement, par besoin d'économie autant que par sentiment de fraternité, et où tous les moyens d'existence seraient

communs ; si vous entendez, en outre, que sous le régime des associations agricoles et industrielles, le système d'échange pourra remplacer avec avantage, en bien des cas, le système de vente, sur ces points encore, nous sommes communistes comme vous. »

« Tous ces désirs de réformes sociales sont parfaitement raisonnables et légitimes ; et la génération actuelle devra être considérée comme ayant beaucoup fait *si elle peut en réaliser une partie.* »

« Mais si vos idées de communauté allaient plus loin que les généralités ; si vous vous laissiez séduire par des promesses chimériques ; si vous rêviez, en un mot, cet âge d'or, où le travail ne sera qu'une agréable distraction, où les fruits de la terre seront si nombreux, qu'on ne pourra refuser, même aux paresseux, de s'asseoir au banquet où l'homme sera uniquement occupé de son bonheur, et ne pensera qu'à se créer des jouissances nouvelles ; si vous pouviez jamais croire en de pareilles choses, nous n'aurions plus qu'à vous plaindre pour les déceptions que vous vous préparez, et à gémir de voir une si précieuse activité perdue à la recherche de l'impossible. »

« Non, vous ne vous égarerez pas ainsi, nous en avons la conviction; car vous êtes, comme nous, des hommes pratiques avant tout; car les théories n'ont de valeur à nos yeux qu'autant qu'elles sont réalisables. Si donc, vous n'aviez point encore aperçu l'utopie, réfléchissez sérieusement, et vous ne tarderez pas à la rejeter de votre esprit. »

« Dépouillons, en effet, cette doctrine du voile séducteur dont elle s'enveloppe, et voyons quelle est sa conclusion dernière : « L'homme a droit au bonheur, dit-on; tout ce qui peut y contribuer s'appelle *bien*; tout ce qui lui est opposé s'appelle *mal.* » Voilà le raisonnement dans toute sa rigueur. Faut-il de longues réflexions pour voir où cela conduit ? Quand on aura mis dans l'esprit de tous les hommes qu'ils sont faits pour le bonheur, personne ne voudra plus remplir les devoirs sociaux, parce que tout devoir est une peine; personne ne voudra se soumettre aux interdictions morales, parce que ces interdictions sont des obstacles à nos plaisirs. Et que quelques-uns ne viennent pas nous dire que, par *bonheur*, ils entendent le plaisir de se dévouer les uns pour les autres.... Le dévouement est un acte de sacrifice; et, dans aucune langue, *sacrifice* et *bonheur* n'ont signifié la même chose. C'est donc un pur sophisme pour déguiser le côté matériel de la théorie. Nous maintenons que, par le mot *bonheur*, on a clairement voulu dire *jouissance positive*, si bien que l'on a énuméré dans les moindres détails les plaisirs variés et incessants de la communauté absolue. »

« Et puis, avec une pareille doctrine, comment pourrait-on arriver à l'unité ? Ne voyez-vous pas qu'elle a déjà produit ses conséquences réparatrices ? Pourrait-il en être autrement, en effet ? Chacun a défini le bonheur à sa manière, selon son tempérament, son âge, selon les habitudes morales que la société lui a fait prendre, selon son audace ou sa timidité. Et pourquoi n'en aurait-il pas été ainsi ? Qui peut être juge du bonheur d'autrui ? Les instincts individuels ne sont-ils pas la meilleure règle ? »

Nous déclarons franchement n'être nullement communistes de cette manière; nous pensons que le passage, que nous avons transcrit en entier, et cela pour que nos lecteurs aient les deux raisonnements sous les yeux, et soient, par là, mieux en demeure de se prononcer, nous voyons que ce passage repose en entier sur des idées erronées.

Nous allons le disséquer et le réfuter d'un bout à l'autre.

Nous ne comprenons pas d'abord ce que vous entendez par *nation véritable*; pour nous, la nation est la collection de tous les individus d'un même pays. Il n'y a donc pas plusieurs manières d'interpréter le mot *nation*, et le modatif *véritable* que vous lui accolez ne peut être, pour nous, que la représentation d'une idée absurde. Par nation véritable, entendez-vous *seulement* ce que vous appelez *le peuple* ? Alors nous vous avons déjà suffisamment démontré votre erreur; nous n'ajouterons rien de plus. Voulez vous dire que le philosophe, que le socialiste ne doit vouloir que ce que veut la souveraineté du nombre ? Nous ne nous inclinerons pas davantage devant cette sotte et ridicule souveraineté. Quand un milieu social a faussé toutes les idées, quand les simples notions du vrai et du faux ont été dénaturées, une régénération humanitaire ne peut s'opérer qu'au nom de la science prouvée et démontrée, et non au nom d'une majorité ignorante et aveugle, qui ne sortira de cet état que par un changement de situation sociale. Lorsque plus tard, la régénération sera opérée, la souveraineté du nombre ne sera pas davantage la règle de l'homme; l'humanité entière obéira à une loi commune, non pas parce que tous en reconnaissent la justesse, mais parce que cette dernière (la justesse) est démontrée par la science, ou la raison développée. Notre souveraineté sera donc toujours la *raison*.

Vous demandez si, par communauté, *nous entendons l'organisation sociale au point de vue de l'égalité; nous disons oui;* puis vous ajoutez : *non point cette égalité qui compte par tête et qui dit : l'homme vaut l'homme, parce que cela n'est pas juste*. Et pourquoi donc cela n'est-il pas juste ? Ensuite, quelle idée attachez-vous au mot *justice* ? Si vous considérez les choses sous le point de vue actuel, sans doute il est souverainement vrai de dire : *l'homme ne vaut pas l'homme*, tous n'ayant pas reçu une éducation complète, égale, commune, en d'autres termes, les facultés intellectuelles et morales des uns ayant été développées, celles des autres étant restées incultes, il s'ensuit que tous ne peuvent avoir ni la même dose d'intelligence, ni la même dose de moralité, d'où la conclusion qu'aujourd'hui tous ne se valent pas. Mais quand la situation sociale garantira à tous le développement complet de toutes leurs facultés; quand par le moyen de l'organisation du travail judicieusement combinée, l'homme pourra et devra faire de tout; lorsque l'activité humaine ne sera plus gênée et entravée, c'est-à-dire quand le besoin de penser, de raisonner, de connaître, aura reçu une satisfaction entière; lorsqu'enfin les intérêts matériels n'étoufferont plus le sentiment de sympathie, de bienveillance, d'amour, qui est pour l'homme un besoin réel, est-ce qu'alors vous ne voyez pas la possibilité, par le moyen d'une éducation égale, commune, de faire que l'homme vaille l'homme ? Vous niez la perfectibilité ! décrétez alors que le mal est éternel ! vous avez trop de bon sens pour soutenir une pareille absurdité

L'homme par sa nature est essentiellement perfectible; l'histoire nous le prouve. A chaque crise violente, à chaque changement de situation sociale, on voit une différence dans ses idées, son caractère, ses mœurs, ses penchants, ses habitudes, ses aptitudes; donc, par le moyen d'une situation qui répond exactement au but proposé, il est possible de donner à l'homme des idées, des penchants, en un mot, les qualités qui tendent toutes à sa conservation. La situation égalitaire remplit complètement ce but; notre journal le prouvera.

Vous adoptez l'égalité *qui mesure la récompense à la bonne volonté de chacun;* ceci repose encore sur une erreur. Les hommes auront tous la même volonté lorsqu'ils auront tous reçu la même éducation et seront tous placés dans la même situation sociale.

Vous demandez : *Si nous voulons que le travail soit fait en commun*; assurément nous voulons cela.— *Si nous voulons que l'enfant, le vieillard et l'infirme soient nourris aux frais de l'état;* ce n'est pas tout à fait cela que nous voulons : nous voulons que tous, sans exception et sans exclusion, s'asseoient à la table commune, parce que tous ont des besoins matériels à satisfaire, et qu'il ne peut y avoir sans cela une garantie suffisante de satisfaction.

Si nous voulons, enfin, *que nul ne supporte seul des pertes qu'il ne dépendait pas de lui d'éviter, et que la fortune publique répare les malheurs individuels*. Puisque personne n'a plus

rien en propre, que rien n'est plus à personne, ou que tout est à tous, il est évident que nul n'éprouvera de pertes individuelles. Lorsqu'il se manifestera un malheur, c'est la communauté entière qui en sera frappée et qui travaillera à sa réparation.

Vous nous demandez *si nous entendons encore par communauté, cette vie plus intime, où, tout en respectant le mariage et la famille* (1), *on s'associerait volontairement, par besoin d'économie autant que par besoin de fraternité, et où tous les moyens d'existence seraient communs.* — Nous vous répondrons que ce n'est pas ainsi que nous entendons la communauté, dont l'organisation, d'ailleurs, n'a aucun rapport avec l'association que vous nous présentez. A juger de cette association, par ce que vous nous en dites dans votre journal, nous en sommes très éloignés. *Les moyens d'existence seraient communs.* Et vous entendez par moyens d'existence, les instruments de travail, c'est-à-dire les outils; fort bien. Mais, l'homme, en même temps qu'il est un instrument de consommation, est aussi un instrument de travail, plus indispensable que les outils dont il se sert. Or, si entre deux hommes, il s'en trouve un plus fort que l'autre, qui produise moins, et qui, cependant, ait des besoins aussi grands (ce qui n'arrive que trop), il sera donc plus malheureux. Mais ce n'est encore que le beau côté de la médaille. Supposons (ce qui n'est pas impossible), que le faible ait, de plus que le fort, une famille à nourrir avec le modique travail de ses bras; que devient votre prétendue communauté de moyens d'existence? N'est-elle pas une dérision amère! une moquerie atroce! et ne sommes-nous pas aussi bien dans l'ordre de choses actuel dont vous ne changeriez que le nom? Ne parlez donc pas de fraternité, elle n'aurait aucun sens dans une association pareille.

Quant au *système de vente*, pas plus que celui d'*échange* que vous voulez lui substituer, et que nous considérons comme un rouage également inutile; ils ne figurent nullement dans notre théorie. Chaque commune sera pourvue abondamment, par la voie des transports, sans l'intervention de vendeurs, ni d'échangistes, des objets nécessaires à tous ses membres; le besoin n'aura qu'à se révéler chez chacun de ceux-ci, pour être satisfait à l'instant, et aux mêmes conditions.

Jusqu'ici, vous seriez d'accord avec nous, si nous abondions dans votre sens, mais vous nous plaindriez si nos idées de communauté allaient plus loin; si nous rêvions cet *âge d'or* où le travail ne sera plus qu'une agréable distraction, où les fruits de la terre seront si nombreux qu'on ne pourra refuser, même aux paresseux, de s'asseoir au banquet. — Plaignez-nous donc tout à votre aise, car l'âge d'or que vous nous faites, à une erreur près, est le but constant où nous tendons. Oui, le travail ne sera plus pour l'homme qu'une agréable distraction. Et s'il ne devait pas en être ainsi, que signifieraient donc ces machines qui font, à elles seules, l'ouvrage d'une grande quantité de bras; pourquoi aurait-on inventé cette foule innombrable de mécaniques plus ingénieuses les unes que les autres, si ce n'était pour centupler le produit du travail, en abréger la durée, et le rendre attrayant en supprimant ce qu'il a de pénible. Nous ne vous demanderons pas si vous êtes contre les mécaniques, ce serait vous faire injure, car vous savez, comme nous, que si elles sont aujourd'hui un grand mal, elles seront un grand bien quand la société sera organisée telle qu'elle doit l'être, et alors que l'homme n'aura plus qu'à les conduire et à en découvrir de nouvelles; mais nous voudrions savoir pourquoi vous vous agitez tant en faveur d'une réforme industrielle? à coup sûr ce n'est pas pour laisser le travail aussi désagréable qu'il est aujourd'hui, ni pour le rendre pire.

(1) La question du mariage et de la famille, pour être bien comprise, exige des développements étendus, que nous ne pouvons donner ici; nous nous réservons de la traiter dans un article spécial.

Le mot *paresseux* dont vous vous servez n'aura aucune signification dans la langue de la communauté, pas plus qu'il n'en a dans la langue actuelle. *L'homme est un être essentiellement actif*; il a une somme d'activité à dépenser; l'objet de la science sociale est de donner à cette activité une direction bonne et non mauvaise; utile et non nuisible ou inutile. Le contraire arrive aujourd'hui. Des individus dépensent, en pure perte, leur activité à des choses futiles, insignifiantes, stériles en résultats; pourquoi? parce qu'on leur a donné de mauvais exemples, parce qu'ils ont été mal dirigés, parce qu'enfin ils se sont trouvés dans un milieu social vicieux, au lieu de se trouver dans un milieu social bon où on ne leur aurait fait faire, où ils n'auraient vu faire que des choses utiles; où tout les aurait invités à dépenser leur activité utilement, et où rien n'eût pu les en détourner. Or, les mots *paresse, fainéantise, oisiveté*, sont donc vides de sens, à moins de nier le mouvement incessant qui se manifeste dans la nature et par conséquent dans l'*homme* qui n'*est* qu'*une manière d'être de* cette *nature*. Or, il n'y a donc point de paresseux, de fainéants, d'oisifs; mais des êtres actifs à qui les vices de l'organisation sociale ont fait consommer des actes inutiles, et à qui une bonne société en ferait consommer d'utiles.

Vous êtes convaincus que nous sommes, comme vous, *des hommes pratiques avant tout*: car, ajoutez-vous, *les théories n'ont de valeur à nos yeux qu'autant qu'elles sont réalisables.* — Si vous entendez par hommes pratiques avant tout, ceux qui voudraient appliquer leurs principes immédiatement, par petites fractions, dans la société actuelle, nous ne sommes pas de votre avis: des obstacles sans nombre s'y opposent. Bien fou, bien imprudent qui oserait le tenter. N'avons-nous pas vu les Saint-Simoniens se briser contre cet écueil? n'avons-nous pas vu la presque inutilité des essais d'*Owen*? et ne voyons-nous pas les efforts de ce généreux ami de l'humanité n'obtenir aucun résultat apparent? au lieu de consumer des millions en tentatives infructueuses, il eût mieux atteint le but en les consacrant à une propagande active et étendue. Or, nous disons: *nous sommes des hommes de propagande avant tout;* car nous sentons le prix des *convictions fortes et inébranlables.*

A nos yeux, aussi, les théories n'ont de valeur qu'autant qu'elles sont réalisables, et si nous n'étions pas convaincus que la nôtre est dans ce cas, nous serions des insensés de nous en occuper et de la propager pour la faire adopter à nos frères. L'histoire nous a transmis les noms de plusieurs peuples qui l'ont pratiquée; mais quand nous n'aurions pas en notre faveur ces autorités irrécusables, nous n'en serions pas moins convaincus: nous le serons jusqu'à ce que vous nous ayez démontré, par la science, que la science est fausse. Alors, nous n'attendrons point que vous nous y invitiez, l'*utopie aperçue, nous la rejeterons de notre esprit.*

La suite au prochain numéro.

Nous avons vu avec peine dans le 11e no de *l'Atelier*, qu'il s'est repenti d'avoir gardé avec nous, dans le précédent, un ton de convenance auquel nous nous étions plus à rendre hommage. Il nous traite d'une manière *peu évangélique.* Nous attendions des rédacteurs de cette feuille, un *sentiment autre que celui de la réprobation la plus prononcée.* Cependant, nous aimons à leur déclarer que nous n'éprouvons pour eux rien de semblable: la fraternité n'est pas pour nous un vain mot.

Le Directeur-Gérant, G. CHARAVAY.

Paris. — Impr. Mocquet et Cie, r. de la Harpe, 90.